

Sourdre de Zoé Besmond de Senneville

Maelström révolution, 2024, 133 pages.

Chroniqué par Iren Mihaylova

Le corps d'aimeR



Photographie de Hélène Mastrandréas dans *Un arc-en-ciel suivi de La fille sans oreille*, Zoé de Besmond de Senneville, maelström révolution, 2025.

Deuil, crainte, déchirements, perte de point de fixation.

Devenue malentendante à l'âge adulte, Zoé Besmond de Senneville nous livre avec une poignante acuité la traversée de cette perte inattendue qui est venue briser peut-être toute certitude dans le corps d'une femme à devenir comme elle le dit dans son long poème « La fille sans oreille » : « entre femme et fille ».

« Sourdre » auquel la poétesse attribue une multitude de significations dont *jaillir, naître, avoir son origine dans*, associé au verbe *entendre* ce qui sourd ou bien, dans le langage poétique de Zoé, aussi entendre la surdité et réapprendre à entendre dans la surdité. Plusieurs axes de travail et de traversées donc.

Au moment même où le désir d'écrire surgit, Zoé évoque la question de l'ouïe, il y a la place de l'autre et la place d'entendre ce qui de l'autre vient de soi. Or, Zoé nous dit que ce qui est « mort dedans » ne reviendra pas et nous ne parlons pas d'une perte synonyme ou métonymique mais d'une perte de capacité d'organe sensible qui altère le rapport au monde réel et à l'intime, plongeant le Je dans un abysse sans nom mais aussi sans limites identifiables. Aucune façon de le nommer, donc symboliser la perte et vivre l'angoisse.

Le chemin périlleux et précieux que Zoé empreinte n'est pas dire un monde, dire une intériorité comme il est souvent coutume - se traduire, traduire ce qui jaillit de l'intérieur. Sa tâche est beaucoup plus ancestrale : faire surgir de l'intérieur ce qui ne peut pas provenir de l'extérieur mais sans le repère du langage de l'autre qui structure. Ce serait peut-être à l'instar de Beethoven, devenu progressivement sourd à l'âge adulte, découvrir des notes qui ont originellement été écartées des années plus tôt. Or, lorsque le processus de composition/décomposition de soi interne aurait avancé à un tel point, ces notes écartées auparavant (sons, expériences) etc., et qui ne sont pas accessibles dans un dialogue avec l'extérieur, ou pas de la façon habituelle, seront incarnées complètement sur la scène interne avec de nouveaux repères. Pour Beethoven c'est grâce à la vibration des touches et pour Zoé celle de la peau humaine par laquelle passe la rencontre dorénavant. D'ailleurs, le recueil commence avec une réalité bouleversante, c'est que l'homme *sans* le langage de l'Autre est réduit à un état animalier « S'enfuir. M'enfuir./À quatre pattes par terre » et cette idée est présente aussi dans « La fille sans oreille » (p.23) où Zoé dit :

*À mi-chemin entre la femme et la fille
Il y a oreille et peau*

*Peau animale
Peau immense
Peau intelligence
Peau oreille*

Y aura-t-il donc quelque chose de l'instinct animalier qui s'anime, dans le sens de cette pulsion de vie qui cherche à lier le Je aux autres, qui le pousse vers un contact direct à autrui, plus brut, plus instantané et plus sincère, sans filtre ?

Cette idée intervient plusieurs fois, voire elle s'incarne et s'impose car nous parlons ici d'un langage poétique qui se rapproche plus de l'oralité incarnée dans une parole poétique du discours adressé, de la performance aussi (car ce sont des textes-performances et d'ailleurs des performances d'abord).

La poésie de Zoé n'existe tout simplement pas sans la place du corps qui est centrale. Ce n'est pas Zoé qui dit, ni le corps qui parle et Zoé qui est porte-parole pour lui. C'est le corps qui parle dans un langage que Zoé lui offre. S'effectue alors un dialogue intime, poignant, une danse plutôt, un acte d'amour, un pacte entre ce corps en demande du langage, un corps grandi, baigné dans le langage, orpheliné par lui et Zoé qui vient le

sauver, le porter, l'amener à l'éternité et littéralement lui donner une nouvelle vie, une nouvelle peau. Ici peau peut prendre le sens du moi-peau des enveloppes d'Anzieu mais ce n'est pas non plus une peau sonore, qui se baigne dans le langage, c'est une peau sensuelle qui devient le récepteur et l'émetteur du langage de l'autre. Et pour cela, elle est *peau oreille*.

Ce phénomène en revanche n'est pas uniquement présent dans l'univers de Zoé. Ce serait même une expérience universelle du sensible lorsqu'un organe psychique est davantage sollicité, il devient hypersensible au détriment d'un autre qui peut se trouver atrophié.

Mais ce qui est davantage repérable dans cette poésie est que l'oreille interne du savoir n'est pas devenue insensible. La frustration et la rage de ses mots-cris qui dégringolent sur la page en augmentant de police (comme s'ils augmentaient de volume) passe du chuchotement au cri mais le cri semble-t-il toujours muet car on se demande à qui le *Je* lyrique s'adresse et par-là-même nous sommes en quelque sorte sortis de la question de la surdité en tant que phénomène physique mais pas tout à fait. Ce n'est pas le *Je* lyrique qui est sourd, mais ce sont bien les autres qui le sont et c'est bien plus grave ! Sourds, inadaptés, malentendants, une communication brisée de fait et qui commence par le monde externe qui lui en fait « trop » ou bien pas assez ?

La poétesse nous dit qu'elle garde la trace intérieure dans le plus grand détail de ce qu'elle a vécu ou que du moins si du flou il y en ait, il n'est pas anodin et pas moins poétique, servant au romantisme des scènes internes et le fait de se raconter soi-même. Mais le désir de nouvelles communications avec le monde de l'aventure est grandissant. Concernant ce qui vient du dehors, la place de la terre est particulièrement importante avec les *oreilles de la terre*, élément externe qui se présente comme élément interne. Le *Je* lyrique est en communication. Cette idée vient-elle de l'enterrement des oreilles mais il semblerait que cet acte n'a pas le sens de faire le deuil et couper le lien avec, ni de déplacer mais de puiser de la tombe comme d'une source de vie qui nous revient. C'est d'ailleurs peut-être le sens le plus intérieur et le plus original du verbe « sourdre » dans le recueil. On retrouve des fleurs qui poussent « en elle » (la femme) et qui font un bouquet (« La fille sans oreille ») - image de l'amour et de la jubilation extrême dans les deux recueils qui annonce et recouvre l'acte d'amour comme ces fleurs que l'on met sur les tombes (« en hommage »). Or, la tombe ici est interne et c'est bien d'elle que jailliront les fleurs de l'amour (propre) (des jonquilles donc dans « La fille sans oreille »), jusqu'à former des bouquets, des bouquets qu'on offre ?

C'est tout le coeur qui devient AmouR, chemin de traversées, un corps je-tu-nous et au-delà. *Magnifique*-ment authentique.¹

¹ Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Électrique. Chronique publiée en septembre 2025.